

## RÉSUMÉS

***La forêt de la marche frontière sino-vietnamienne, entre représentations et réalités : le cas de Cao Bằng***

*NGUYEN Thi Hai, École Normale Supérieure du Thái Nguyên, docteur en histoire (Paris 7 – Denis Diderot), chercheur associé au Centre Asie du Sud-Est, UMR 8170 (CNRS-EHESS-INALCO).*

Tout comme ses voisines, Cao Bằng, province du nord du Vietnam frontalière avec la Chine, a toujours été considérée par le pouvoir impérial comme une zone reculée, barbare et insalubre. Après avoir été véhiculée par les lettrés, l'image d'une effrayante région montagneuse a peu à peu imprégné l'imaginaire des populations de la plaine. L'expression « *Rừng thiêng nước độc* » (la forêt sacrée et l'eau malsaine) employée pour parler de la montagne en est un exemple. En réalité, Cao Bằng n'était pas un lieu inhospitalier comme l'affirmaient des lettrés, mais l'une des provinces les plus peuplées de la haute région du nord du Vietnam. Ces représentations diffusées par des lettrés sont devenues un obstacle à l'implantation des Kinh et à la politique de la Cour. Nombre de mandarins ne voulaient pas être nommés à Cao Bằng, car de leur point de vue, c'était une disgrâce. L'influence de l'autorité centrale sur cette région restait très faible, le pouvoir administratif était placé entre les mains des chefs *tày*. Jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, des mandarins *kinh* nommés dans les régions frontalières administraient ces provinces à distance. Petit à petit afin de mieux gérer la frontière et de la protéger face aux tentatives d'invasion chinoise, la Cour a reconnu un pouvoir administratif héréditaire venant des chefs locaux. La marche frontière était formée de seigneuries, de principautés disparates. Cette zone resta néanmoins méconnue des gens des deltas, y compris de la plupart des mandarins de la Cour, au moins jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

***Protéger la forêt et sa faune contre les indigènes en Malaya britannique***

*Mathieu GUÉRIN, maître de conférences à l'INALCO / Centre Asie du Sud-Est, UMR 8170 (CNRS-EHESS-INALCO).*

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le gouvernement britannique s'est emparé de la question de la conservation de la faune sauvage de son empire. Des politiques ont alors été conçues prévoyant notamment la mise en réserve de

vastes portions à l'intérieur des territoires sous domination britannique pour créer des réserves naturelles, des sanctuaires de la vie sauvage et des parcs nationaux. En Malaya, le principal défenseur de cet effort fut l'ancien amateur de grande chasse et protecteur du gibier Theodore Hubback. Hubback fut notamment à l'origine de la création de deux vastes zones protégées dans le sultanat de Pahang : la réserve de faune de Krau et le parc national Roi George V. Ces projets ont affecté les populations locales dont les droits d'usages des forêts et de leurs produits furent limités. Néanmoins, les sources montrent qu'avec l'aide des sultans, notamment le sultan Abu Bakar de Pahang, les peuples de la forêt et les villageois malais purent défendre leurs doléances qui furent prises en compte dans la rédaction des réglementations applicables au parc national et aux réserves. La mise en place des espaces protégés, loin d'être des diktats de l'autorité coloniale, furent le résultat d'intenses négociations entre différents courants au sein de l'administration britannique, les populations locales, les sultans et leurs cours. Les défenseurs de la conservation furent obligés de faire des concessions, qui, sur le long terme, ont renforcé l'efficacité de ces espaces pour la protection de la faune sauvage.

**Bo mee xang pa kor bo mee xang (sans éléphant de forêt, il n'y a plus d'éléphant)**

*Nicolas LAINÉ, docteur en ethnologie, chargé de cours à l'Université de Strasbourg, chercheur associé au Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS, UMR 7130-CNRS/Collège de France/EHESS/EPHE).*

Cet article s'intéresse à l'évolution du statut et aux pratiques locales associées aux éléphants dans la Province de Xayabouri au Nord-Ouest du Laos. Dans cette province reculée, l'étude de la population d'éléphants permet de s'interroger sur les liens entre éléphants de village et éléphants de forêt afin d'aborder la relation entre le sauvage associé à la forêt et le domestique associé au village, telle qu'elle est vécue et pensée par les spécialistes de la domestication. Leurs points de vue soulignent la complémentarité entre ces deux populations d'éléphants pour assurer la survie de l'espèce. Or, si aujourd'hui l'animal demeure un puissant symbole pour le pays, l'espèce n'en demeure pas moins menacée, tant par les nombreux projets industriels initiés par les autorités faisant fuir les éléphants sauvages, que par les actuels programmes de conservation qui, portés par des ONGs étrangères, prennent le contre-pied de la manière dont sont conçues localement les relations hommes-éléphants.

***De l'essartage à la culture de l'hévéa. Mutations dans l'usage et les représentations de la forêt au nord de la péninsule indochinoise***

*Vanita BOUTÉ, maître de conférence à l'Université de Picardie / Centre Asie du Sud-Est (CNRS- EHESS- INALCO).*

Cet article revient sur les relations entretenues entre l'un des centres de pouvoir de la péninsule indochinoise – le royaume de Luang Prabang – et les Phounoy, l'une des populations situées dans une région montagneuse et forestière aux marches de ce royaume, en mettant en regard leurs représentations et leurs usages respectifs de la forêt. Il convient de tenir compte du fait que les relations entre centres et périphéries, loin d'avoir été uniformes dans le temps, ont connu des modalités différentes selon les périodes. Ainsi, à l'époque pré-coloniale, contrairement à ce qui est communément admis, la sédentarisation des populations périphériques, gardiennes des marches, a longtemps été considérée par le pouvoir comme plus importante que la possession du territoire forestier qu'elles occupaient. Cette prééminence des hommes sur le territoire n'est plus vraie dans le Laos contemporain où les zones frontalières et leurs ressources naturelles sont devenues des enjeux cruciaux de la politique économique de l'État, qui, souhaitant les exploiter directement, pousse les populations montagnardes à les abandonner et à se délocaliser en plaine.

***Le royaume du Lān Nā de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle : pour une reconsidération des sources historiques t'ai septentrionales***

*Michel LORRILLARD, maître de conférences à l'École française d'Extrême-Orient (EFEO)*

La période de formation du royaume t'ai du Lān Nā, de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle (du règne de Mangrai jusqu'à celui Sam Fang Kaen) est mal connue. Elle peut être comparée par certains traits aux périodes contemporaines qui voient naître et s'affirmer les royaumes t'ai voisins de Sukhothai et du Lān Xāng, mais elle s'en distingue également de bien des façons et nécessite une approche très spécifique de la part de l'historien. Le présent article vise à reconsidérer les sources qui nous sont offertes pour aborder ce passé. Il prend en compte les vestiges archéologiques et s'interroge notamment sur la part du substrat môn de la région d'Haripunchai dans le développement de la culture bouddhique t'ai du nord. Il considère surtout les traditions historiographiques dont la rédaction commence seulement à partir de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle et qui apportent donc un regard rétrospectif en même temps qu'une mémoire

sélective et orientée des faits. Il s'appuie enfin sur les premiers témoignages épigraphiques qui fournissent des données plus localisées et un éclairage différent. Il ressort de cette approche que l'affirmation du Lān Nā sur le plan régional résulte d'un processus assez long où interviennent nombre d'influences extérieures. C'est la combinaison réussie de ces influences et de conditions locales favorables qui permettra au royaume t'ai du nord de connaître au tournant du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle son plus haut niveau de développement.